

Date : 14/05/2014

Ueli Steck: «Pour la première fois, j'ai accepté le risque de mourir»

Par : Aurélie Jaquet

A 37 ans, l'alpiniste bernois, spécialiste des ascensions de vitesse en solitaire, a gravi la face sud de l'Annapurna (8091 m) en 28 heures aller-retour. Un exploit qui a changé sa vie et son rapport à la montagne.

Vous avez traversé une période difficile après votre exploit dans l'Annapurna en octobre 2013. Comment allez-vous aujourd'hui?

Je vais bien. J'ai pris le temps de me remettre, physiquement et moralement, de mon ascension. En rentrant du Népal, j'étais perdu. Un peu comme un sportif qui s'entraîne des années en vue des Jeux olympiques et qui réalise enfin son rêve. Du jour au lendemain, tout s'arrête. C'est le grand vide. J'ai eu un immense contre-coup. Cela faisait six ans que je préparais cette ascension. L'Annapurna représentait l'objectif le plus fou de ma vie d'alpiniste. Aujourd'hui, c'est fait.

Vous êtes resté moins de cinq minutes au sommet. Que gardez-vous de ce moment?

Rien. C'est le black-out total. Je n'ai ressenti aucune émotion. Si on se laisse submerger par les sentiments dans un moment aussi critique, c'est la mort assurée. Dès que je sentais monter la moindre émotion, je l'enfouissais immédiatement. Ça a été la même chose pendant l'ascension. Jamais je n'ai réfléchi au fait que j'étais agrippé sans cordes de sécurité au-dessus de 1000 mètres de vide. Si on pense à ça, c'est la fin. Donc, la seule chose sur laquelle je suis resté focalisé, ça a été de monter, puis de redescendre sitôt arrivé au sommet. C'était une question de survie.

Justement, avec le recul, est-ce qu'il vous arrive de penser que c'était inconscient de vous lancer dans l'ascension en solitaire du sommet le plus dangereux de l'Himalaya?

Oui, je suis même parfois choqué d'avoir pris autant de risques. Aujourd'hui, je sais que je ne recommencerai plus jamais. Je me considère comme un rescapé. La montagne m'a offert un sursis, mais c'est le genre d'expédition qu'on ne s'autorise pas deux fois dans une vie. J'ai eu trop de chance pour que ça se reproduise à nouveau. Pour la première fois, j'ai accepté le risque de mourir.

Il faut être un peu égoïste pour faire ça?

Évaluation du site

Le site du magazine suisse l'Illustré diffuse des articles concernant l'actualité générale.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 24

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

Absolument. Au moment de me lancer dans l'ascension, je n'ai pensé qu'à moi et à mon rêve. Plus rien ni personne ne comptait. Pas même Nicole, mon épouse. Aujourd'hui, je me dis que c'est injuste pour elle, pour ma famille, pour ceux qui restent en bas. C'est pour ça que je ne recommencerai plus jamais. J'aurai 38#ans cette année, et je réalise qu'il est temps de faire preuve d'un peu de sagesse, que la vie, ce n'est pas forcément de gravir la face sud de l'Annapurna en 28 heures mais qu'on peut se fixer d'autres objectifs. Peu importe s'ils sont moins difficiles et moins hauts.

Ce goût du risque, cette sensation de vivre sur le fil, c'est une façon de vous sentir exister plus intensément?

Inconsciemment peut-être, oui, même si l'Annapurna reste ma seule expérience vraiment risquée. Quand j'escalade l'Eiger ou le Cervin, je n'ai pas l'impression de m'exposer au danger. Sur ces sommets-là, chaque problème a sa solution. Dans l'Annapurna, le moindre faux pas est fatal.

La mort, vous y avez été confronté en 2008, lorsque, durant votre deuxième tentative d'ascension, vous avez secouru l'alpiniste espagnol Iñaki Ochoa de Olza, qui est finalement décédé dans vos bras. C'est un souvenir qui vous hante encore aujourd'hui?

Disons que j'y repense souvent. Voir quelqu'un mourir comme ça, c'est dur. Extrêmement dur. Le destin d'Iñaki Ochoa de Olza a eu un effet miroir. Je me suis projeté, forcément, en me disant que ça aurait pu m'arriver. La mort est très présente dans la montagne. Tous les alpinistes le savent. Cette tragédie, ça a été en quelque sorte une piqûre de rappel.

On vous a décerné le Piolet d'or en mars dernier. La reconnaissance du milieu, c'est important pour vous?

Oui, c'est un honneur. Et puis, je ne vais pas vous mentir, il y a dans ma carrière d'alpiniste comme dans n'importe quel métier un aspect commercial, un rapport au business. C'est le prix de ma liberté, ce qui me donne les moyens de vivre de ma passion à plein temps.

Faute de preuves, certains émettent des doutes sur votre succès dans l'Annapurna. Qu'avez-vous à leur dire?

Que je ne suis pas un cas isolé. Plusieurs alpinistes se sont retrouvés, comme moi, dans l'incapacité d'authentifier leur ascension avec des preuves matérielles. En montagne, c'est de toute façon très difficile de prouver quoi que ce soit, même avec une image. J'étais dans la paroi en train de faire une photo quand une coulée m'est arrivée dessus. J'ai lâché mon appareil et mon gant pour me protéger. Vous savez, à chaque fois qu'un alpiniste réussit un nouvel exploit, ça suscite forcément un peu la jalousie des autres. C'est dommage. Ça me fait mal que certains ne me croient pas, mais c'est comme ça. Après, la sensation de l'Annapurna, c'est dur à expliquer. Personne ne peut comprendre ce qu'on vit dans ces moments-là.

Justement, ce n'est pas difficile de ne pouvoir partager cette expérience avec personne?

Au contraire, je suis très content de pouvoir la garder pour moi. C'est un vécu personnel, très intime. Et puis je ne comprends pas cette manie de vouloir toujours tout enregistrer, tout filmer, tout partager. Pour moi, Facebook, Twitter, ces états d'âme qu'on déballe sur la place publique, ça vous fait perdre la force du moment présent, alors que c'est précisément ça qui compte, non? Parce que personne ne sait où il sera demain. C'est la montagne qui m'a fait prendre conscience de ça. Quand on s'attaque à un monstre comme l'Annapurna, on pense bien sûr au sommet, au but à atteindre mais, une fois qu'on se lance, on doit rester concentré sur chaque mouvement, un mètre après l'autre. C'est pareil

avec la vie. C'est bien de se fixer des objectifs, de penser au futur, mais c'est encore plus important de vivre l'instant quand il est là.

C'est assez paradoxal pour quelqu'un qui cherche à aller toujours plus haut, toujours plus vite...

Peut-être, mais dans mon cas, le choix de la vitesse, c'est d'abord un jeu avec la montagne, avec le temps. Et c'est surtout une technique au potentiel énorme, qui nécessite un créneau météo très court et un packaging léger. La contemplation, les paysages, j'en profite à l'entraînement ou quand je fais de la montagne avec ma femme. Ensemble, on a fait l'Eiger, par exemple. Juste pour le plaisir.

Vous êtes marié depuis six ans avec Nicole. Comment gère-t-elle votre passion?

Je pense que ça n'a pas toujours été facile, mais elle a confiance en moi. Quand je quitte la maison, Nicole sait que je vais rentrer, même si elle m'a parfois dissuadé avec raison de prendre certains risques. C'est elle aussi qui me ramène à la vraie vie quand je doute. Je lui dois beaucoup.

C'est quoi, «la vraie vie», pour vous?

Celle des humains, des échanges avec les autres, avec mon épouse. La montagne, c'est un monde à part, où je ne pense qu'à moi. Où je deviens parfois un peu fou. C'est paradoxalement un monde très petit, là-haut.

Est-ce la solitude qui vous a attiré vers la montagne ou elle qui vous a rendu solitaire?

Enfant, je me souviens que j'étais très angoissé à l'idée de rester seul chez moi. D'être loin de mes parents. J'ai changé à l'adolescence, sans savoir pourquoi ni comment. Aujourd'hui, au contraire, j'ai besoin de cette solitude. L'alpinisme en solitaire m'a tout de suite correspondu pour cet aspect-là. Et puis la montagne, c'est très simple. C'est binaire. J'aime ça. On monte ou on ne monte pas. En bas, c'est rarement aussi clair.

Etes-vous croyant?

Non. Je suis trop pragmatique.

Avez-vous peur, parfois?

Oui, j'ai toujours peur avant de partir sur une expédition, mais elle disparaît sitôt que je commence mon ascension. La montagne a quelque chose de terrifiant. Mais les humains aussi.

Vous faites allusion à votre altercation avec ces sherpas le 28#avril 2013?

Oui, j'ai eu très peur parce que je n'ai pas compris ce qui m'arrivait.

Que s'est-il passé?

Je n'ai plus envie d'en parler. J'ai déjà tout dit à ce sujet. Ce que je peux vous réaffirmer, c'est qu'on a essayé de me tuer parce que j'étais là, au mauvais moment, au mauvais endroit. Aujourd'hui, je fais très attention. J'ai appris à être prudent avec les gens.

Qui sont vos amis?

Principalement des gens liés à l'alpinisme. Mais j'en ai très peu et je ne les vois quasi jamais, faute de temps. Tout comme mes parents et le reste de ma famille. Mon univers, c'est la montagne. Elle est au centre de tout, et j'ai fait le choix de créer ma vie autour d'elle.

Vous avez décidé pour la première fois de vous arrêter quelques mois. Que voyez-vous en regardant le chemin parcouru?

Je ne regarde jamais derrière moi. Le jour où l'on regarde le passé, c'est qu'on est mort. La vie, c'est la continuation, c'est le mouvement, c'est courir, avoir mal aux jambes après un entraînement, être fatigué le soir. C'est dans ces moments-là que je me sens vivant. Je n'ai plus de sentiments par rapport à l'Eiger (en 2008, Ueli Steck gravissait sa face nord en 2h47, nldr). **Annapurna** est la dernière chose que j'avais envie de réussir. Ça restera une expérience incroyable. Mais, aujourd'hui, j'ai envie de le laisser derrière moi et de regarder plus loin.

Speed, par Ueli Steck, Ed. Guérin.